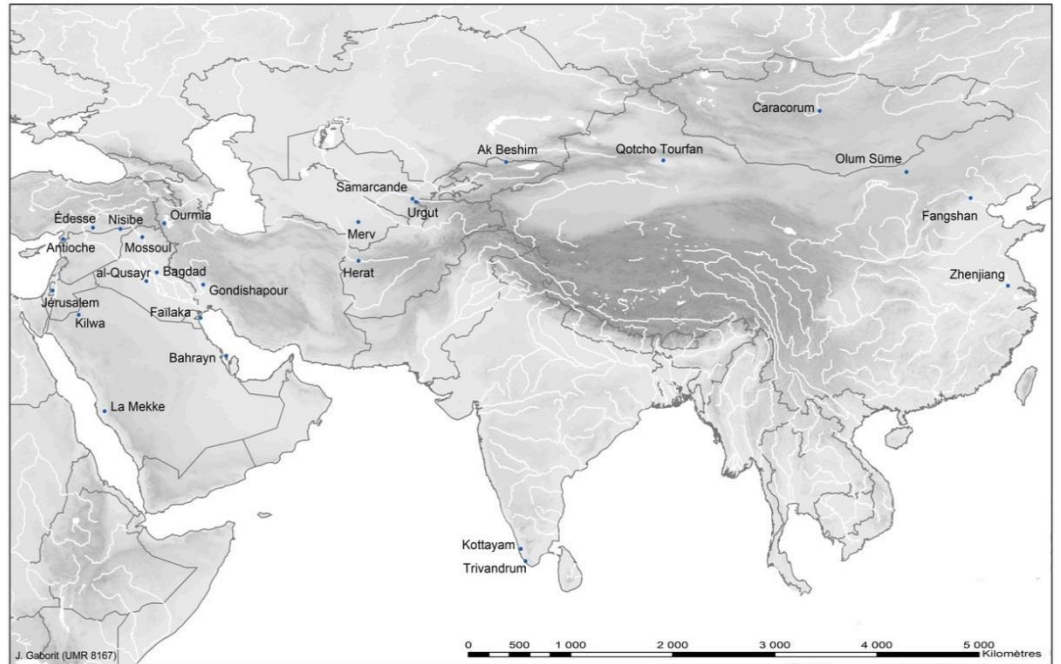


'Le Christianisme syriaque en Inde'

(Conférence donnée le 7 avril 2018 par Françoise BRIQUEL-CHATONNET, docteur en Histoire, directrice de recherche au CNRS au laboratoire 'Orient et Méditerranée')

L'Eglise syriaque, une branche importante du christianisme antique et médiéval

Aujourd'hui émiettée, l'Eglise syriaque a constitué dans le christianisme ancien et médiéval une branche aussi solide et importante que les églises latine et grecque. Dans sa diffusion maximale aux 6^e et 7^e siècles (voir carte), elle a atteint l'Inde et la Chine (mille ans donc avant les jésuites). Issu du zèle missionnaire de l'église de Perse, ce christianisme a su cohabiter avec les pouvoirs successifs et n'a pas été entravé par la conquête arabo-musulmane. Même s'il a fini par disparaître d'Asie centrale à la fin du moyen âge, il est encore très vivant aujourd'hui en Inde du sud.



C'est cette histoire brillante et assez méconnue que la conférence se propose de rappeler.

Tout a commencé à Edesse

La source culturelle du monde syriaque se trouve à Edesse, ancienne capitale du petit royaume d'Osroène, qui a longtemps joué un rôle d'état-tampon entre le monde romain et le monde perse, puis parthe. Très bien située dans la boucle fertile de l'Euphrate, les déserts qui s'étendaient au sud en faisaient un point de passage obligé sur la route du commerce entre Méditerranée, Mésopotamie et golfe Persique. Route des caravanes, c'était aussi celle des armées. Les relations entre l'empire romain, puis byzantin, et l'empire parthe, puis sassanide - autrement dit entre le monde gréco-latin et le monde perse - ayant été pendant des siècles des relations de guerre tantôt chaude tantôt froide, l'Osroène était souvent ravagée par les armées de l'un ou l'autre camp. Mais c'était aussi un lieu de rencontre des cultures.

Edesse a été fondée par les colons d'Alexandre le Grand et de Seleucos, qui ont trouvé que le site ressemblait à celui d'une ville homonyme de Macédoine. Sans doute y avait-il là avant eux une population de langue araméenne, car outre des inscriptions grecques on y a trouvé datant de cette époque des inscriptions en araméen, ce qui traduit une forme de bilinguisme. Autres signes de syncrétisme culturel, les rois d'Edesse portaient des noms arabes, tandis que les temples d'Edesse honoraient simultanément des dieux mésopotamiens, araméens, arabes et grecs.

Les sources écrites de la tradition syriaque

La tradition a enregistré dans des écrits dits 'apocryphes' le récit des débuts du christianisme à Edesse. Un premier récit est celui des 'Actes de l'apôtre Addaï'. Abgar, roi d'Edesse, aurait envoyé un messenger à Jésus avant sa Passion pour lui demander de venir le guérir d'une grave maladie. Après la Résurrection, l'apôtre Thomas aurait envoyé Addaï (ou Thaddée), l'un des 72 disciples. Addaï aurait guéri Abgar, converti le roi, la cour, puis la population d'Edesse. Il aurait ordonné des prêtres et construit des églises, laissant à sa mort une Osroène entièrement christianisée - ce qui en ferait selon cette tradition la véritable 'fille aînée de l'Eglise'.

Les 'Actes de l'apôtre Mari', classés eux aussi parmi les sources apocryphes et datant sans doute du 6^e siècle, racontent de leur côté comment Mari, un autre des 72 disciples, a converti en partant d'Edesse toute la Mésopotamie depuis Nisibe au nord jusqu'au golfe Persique au sud.

L'évangélisation de l'Inde est racontée dans un troisième texte syriaque, les 'Actes de l'apôtre Thomas'. Selon la tradition, c'est en effet ce dernier apôtre qui, dans la répartition des nations à évangéliser, aurait reçu l'Inde en partage. Les actes de Thomas racontent dans un grand luxe de détails comment Jésus ressuscité aurait rencontré en Palestine un marchand indien cherchant pour le compte de son roi un architecte capable de lui construire un

palais exceptionnel. Jésus aurait dit au marchand en montrant Thomas : 'Je peux te vendre ce serviteur qui a toute compétence'. Thomas aurait ainsi été contraint de s'embarquer pour l'Inde. Au cours d'une escale, il aurait été invité par le roi de la ville au mariage de sa fille, afin qu'il le bénisse. Thomas aurait alors prêché la chasteté aux jeunes époux, et devant la grande fureur du roi, aurait dû s'enfuir en toute hâte. Parvenu enfin à la cour du roi Goudnaphar, celui-ci lui aurait donné l'ordre de lui construire un palais, lui fournissant des moyens financiers considérables pour ce faire. Mais Thomas aurait dépensé tout cet argent pour les pauvres. Le roi lui demandant à



voir l'état d'avancement de son palais, Thomas lui aurait répondu qu'il lui avait construit 'un palais dans le ciel'. Furieux, le roi allait le mettre à mort, mais son frère, décédé entre-temps, contemplant au ciel la réalité de l'œuvre de Thomas et s'introduisant dans un songe du roi pour en témoigner. Bouleversé, le roi se convertissait, et devant les œuvres de Thomas, son royaume avec lui. A la fin de son apostolat, Thomas aurait essayé de retrouver Addaï à Edesse, mais serait mort martyrisé en route à Chennai, près de Madras.

Toute cette tradition sur la présence de Thomas en Inde est illustrée en particulier par le monument de Palayoor (cf ci-contre), lieu de pèlerinage actuel sur l'emplacement présumé du débarquement de l'apôtre en Inde.

Que penser de la valeur historique de ces écrits apocryphes ? Si les 'Actes de Mari' évoquent des lieux connus et ont un réel enracinement géographique, le récit de l'évangélisation de l'Inde par Thomas est un peu 'hors sol'. Seul le nom du roi Goudnaphar a pu être retrouvé sur des monnaies : il s'agit d'un roi indo-scythe ayant bien régné dans les années 50 de notre ère, mais du côté du Pakistan actuel. 'Les actes de Thomas' sont un récit très ancien (début du 3^e siècle), qui a sans doute voulu donner un ancrage historique à la tradition d'une présence de Thomas en Inde en le mettant en rapport avec un souverain connu contemporain de l'apôtre. Il est d'autant plus difficile d'en dire plus qu'une autre tradition, plus tardive, évoque l'arrivée d'un Thomas de Cana, bien distinct de l'apôtre, qui serait venu d'Edesse avec quelques centaines de fidèles et aurait fondé au Kérala une communauté chrétienne dite Cananite, dont se disent descendants certains chrétiens locaux actuels.

Le point de vue des historiens : une Eglise chrétienne bien implantée dans l'empire perse

Ce qui est certain, c'est que l'Eglise syriaque orientale est la seule communauté chrétienne qui se soit développée dans l'Antiquité en dehors du monde romain. Des inscriptions funéraires en Anatolie attestent de la présence de chrétiens à Nisibe dès le 2^e siècle. Il est très probable que les premières conversions se sont produites au sein des communautés juives implantées tout au long des routes du commerce, selon le même processus en Mésopotamie qu'autour de la Méditerranée : par les marchands et les caravanes, les idées nouvelles empruntent souvent les mêmes routes que les marchandises.

Un facteur extérieur a toutefois favorisé le développement au 3^e siècle des premières communautés chrétiennes au sein de l'empire Perse : c'est la grande campagne militaire du souverain Chapour I^{er}, lequel a envahi toute la Syrie et en a déporté une partie de la population au sein de son empire selon les vieilles coutumes du Proche-Orient. Parmi les déportés étaient de nombreux chrétiens (les archives mentionnent un évêque déplacé avec toute sa communauté). Ces chrétiens ont été plutôt bien tolérés par le pouvoir mazdéo-zoroastrien des souverains perses, et ont pu essaimer sans affronter de trop graves persécutions - contrairement aux manichéens contemporains. Les choses auraient pu se gêner quand Constantin, converti à la foi chrétienne, s'est déclaré le protecteur des communautés chrétiennes perses. Mais ces dernières, fort sagement, ont récusé cette protection compromettante et fait allégeance totale à l'empire perse.

D'ailleurs l'organisation de l'Eglise à l'époque sous forme de patriarchats favorisait une telle indépendance. Constituée à l'origine de petites communautés locales en contact épisodique les unes avec les autres, ensuite d'évêchés de grandes villes ayant juridiction sur les bourgades alentour, l'Eglise s'était organisée dans le monde romain à partir du 4^e siècle en grands patriarchats : Antioche, Alexandrie et Rome, auxquels s'étaient ajoutés ensuite Constantinople, puis Jérusalem. Dans ce contexte, un patriarchat de Séleucie-Ctésiphon pouvait apparaître comme le pendant naturel pour les chrétiens de Perse des cinq patriarchats du monde romain. Au concile de Séleucie, convoqué en 410 par l'empereur perse (comme les empereurs de Constantinople convoquaient les conciles dans le monde romain), l'église de Perse faisait siennes toutes les décisions prises par les conciles de Nicée et de Constantinople, s'affirmant simplement comme un patriarchat autocéphale.

Ce n'est qu'un certain temps après Nestorius et sa condamnation par le concile d'Ephèse (431) que cette indépendance a pris une forme doctrinale. Plus pour manifester sa volonté d'autonomie que par réelle adhésion, l'église de Perse refusa de condamner les thèses de Nestorius, se voyant attribuer ainsi l'épithète réductrice de 'nestorienne'. En termes de contenu théologique, cet attachement à la double nature – divine et humaine – de la personne du Christ, avait surtout pour conséquence de refuser à Marie l'appellation de 'mère de Dieu'. En fait la fidélité de l'Eglise de Perse allait non pas à Nestorius, mais à son maître le grand théologien syriaque Théodore

de Mopsueste, qui avait joui d'une solide réputation d'orthodoxie de son vivant et fut condamné seulement en 553. Mais à la fin du 5^e siècle, la séparation d'avec le monde gréco-latin était devenue un fait accompli.

L'Eglise syriaque a été une église missionnaire

L'Eglise de Perse, devenue autonome sous la direction de son 'katholikos' (évêque) de Séleucie, a été l'une des plus missionnaires de l'Antiquité. Son empreinte en Asie centrale, en Mongolie et jusqu'à Pékin a duré jusqu'au 14^e siècle. Mais c'est par le golfe Persique, route commerciale la plus importante, que l'expansion des missionnaires syriaques a laissé le plus de traces : mention d'évêchés dès le 5^e siècle, croix nestoriques caractéristiques exhumées lors de fouilles françaises dans diverses îles du golfe persique (Kharg notamment). C'est du Beth Qatrayé (région du Qatar) que venait le grand mystique du 7^e siècle Isaac de Ninive, dont les œuvres, traduites du syriaque en grec, inspirent encore les moines du mont Athos.

Les origines de la présence chrétienne en Inde

C'est donc certainement par le golfe Persique que le christianisme est arrivé en Inde. Un géographe du début du 6^e siècle, Cosmas Indicopleustès, relate dans sa 'Topographie chrétienne' qu'il y a à Kalliana (côte sud-occidentale de l'Inde), et aussi dans 'une grande île' (Ceylan) des communautés chrétiennes assez structurées pour avoir un évêque. D'un autre côté Pline l'Ancien fait état au 1^{er} siècle d'un port de commerce au sud de l'Inde, connu donc des marchands romains. La fameuse 'table de Peutinger', cette grande carte médiévale qui reproduit l'état des connaissances au 2^e siècle, reproduit un tel port sous le nom de Muziris et lui attribue un temple dédié à Auguste. Qu'entre le 2^e et le 5^e siècles des missionnaires venus de Perse et empruntant la grande route du commerce de l'époque aient fondé une communauté chrétienne dans un port Indien connu des Romains depuis longtemps, cela est vraisemblable pour les historiens. Que le fondateur de cette communauté soit St Thomas, cela est possible, mais ne relève que de la Tradition.

Témoignages sur l'Eglise syriaque de l'Inde au moyen âge



La plupart des archives de cette époque ont été détruites lors de la conquête portugaise (cf infra). La correspondance d'Isho-Yahb, patriarche de l'Eglise d'Orient à un moment charnière où la conquête arabo-musulmane avait soumis la Mésopotamie mais pas encore la Perse, jette une lumière sur les difficultés de l'Eglise de l'Inde qui ne savait s'il fallait réclamer son évêque au patriarche de Séleucie ou au métropolitain de Perse. On sait ainsi que le droit canon de l'époque accordait autorité à cet échelon intermédiaire pour ordonner les évêques de l'Inde lointaine.

La stèle très ancienne ci-contre, visible dans une église de Kottayam (Kerala) fait apparaître autour de la croix une inscription en moyen perse sassanide. D'autres inscriptions analogues confirment que la communauté chrétienne de l'Inde dépendait alors de l'église de Perse.

Mais le témoignage le plus frappant se trouve dans la relation du voyage de Marco Polo. Parti de Venise en 1269 avec son père et son oncle, il a constaté la présence d'églises 'nestoriques' tout au long de la route de la soie, et jusqu'à la capitale de l'empire chinois (alors Kambalik, sous la dynastie mongole). Après un long séjour à la cour, le retour de ce périple de 26 ans s'est effectué par voie maritime et l'a conduit sur les côtes indiennes. Il décrit très précisément les communautés chrétiennes qu'il y a rencontrées, et notamment le tombeau de St Thomas. Il fait même état d'un événement survenu en 1277 : le prince local ayant voulu s'emparer des églises chrétiennes pour y entreposer une récolte de riz abondante, St Thomas le menaça en songe avec une verge de fer et l'obligea à restituer les églises. Marco Polo confirme que les chrétiens de la côte de Malabar sont soumis à un prélat résidant à Bagdad, ainsi que ceux de Ceylan et de l'île de Socotra également rencontrés.

La conquête portugaise et la latinisation forcée

En s'installant sur la côte de Malabar à la fin du 15^e siècle, les portugais de Vasco de Gama ont été très étonnés d'y découvrir des communautés chrétiennes. Ils les ont assez vite considérées comme hérétiques, et sous la rude poigne des jésuites, ont collecté tous les manuscrits qu'ils ont pu trouver sur place pour les expédier à la bibliothèque Vaticane où leur orthodoxie serait examinée. Cet examen n'a rien révélé de très critiquable, les écrits traitant exclusivement de liturgie ou de commentaires bibliques. Le déficit de textes théologiques tenait sans doute à l'absence de monastères dans l'Eglise indienne, et donc de la richesse intellectuelle qui les accompagne habituellement. De fait la situation des églises syriaques devait être difficile après le départ des Mongols et la conquête turque, et la vie religieuse des communautés chrétiennes de l'Inde, perdue la relation avec leur patriarcat, était sans doute devenue assez fruste.

Aucun bâtiment religieux antérieur au 16^e siècle n'a d'ailleurs été conservé aujourd'hui, soit que les Portugais les aient détruits, soit que construits en bois ils n'aient pas survécu. Les églises actuelles reflètent indéniablement l'influence portugaise, avec leurs frontons successifs, et leurs grandes galeries aérées aussi bien à l'entrée que sur les côtés de la nef (cf photo ci-après).



Cheriapally de Kottayam

Plafond à caissons (Palai)

Latinisme dans une inscription syriaque sur une cloche

A l'intérieur, l'exubérance des couleurs indiennes se marie avec la forme en caissons du plafond, caractéristique de l'architecture portugaise. Une cloche, signe éminent de culture latine, porte une inscription en syriaque, mais avec des latinismes - comme 'qadishta (sainte) Mariam' au lieu du local 'mart (madame) Mariam'.

L'influence jésuite portugaise a trouvé son apogée dans le fameux synode de Diamper (1599) conduit par l'archevêque de Goa, Alexis de Menezès. Ce synode a marqué les esprits par son célèbre autodafé, qui n'a peut-être pas tant brûlé des manuscrits qui semblent avoir été peu dans la tradition locale, mais est resté comme un exemple d'agression culturelle. C'est surtout ce synode qui a coupé les ponts avec le patriarche de Bagdad et imposé le rattachement à Rome d'une Eglise syriaque de l'Inde, qui de 'nestorienne' est devenue officiellement catholique. C'est là l'origine de l'actuelle Eglise syro-malabare, très latinisée dans sa liturgie et sa fidélité à Rome.

17^e siècle : un essai de retour aux sources introduit une nouvelle culture syriaque

En réaction contre cette rupture brutale avec leurs racines, peut-être aussi sous l'influence des marchands hollandais qui cherchaient à prendre pied en Inde, plusieurs communautés chrétiennes de la côte malabare ont essayé au milieu du 17^e siècle de prendre leurs distances avec l'emprise jésuite portugaise et de retrouver leurs racines syriaques. Elles ont envoyé des émissaires dans ce but au Proche-Orient. Mais au cours de sa décadence sous l'occupation ottomane, l'église syro-orientale de Bagdad s'était scindée en deux et ses dignitaires, réfugiés dans les montagnes, devenus introuvables. Les émissaires de l'Inde sont alors entrés en rapport avec le patriarche de l'Eglise syro-occidentale (patriarcat d'Antioche), celle qui rejetait les conclusions du concile de Chalcédoine (451) et défendait la thèse 'une seule nature divine du Christ, la nature humaine n'étant qu'apparence'. C'est avec cette dernière Eglise monophysite que le lien a été établi, introduisant ainsi en Inde une nouvelle tradition chrétienne, dite 'syriaque occidentale'. A ce changement est associé le nom d'Alexander de Campo, un évêque indigène soutenu par les Hollandais.

Les rameaux récents de l'église syriaque en Inde

A ces deux branches principales se sont rajoutées plusieurs autres Eglises au cours des siècles suivants. En simplifiant les choses, l'église monophysite (ou syro-malankare) s'est scindée en 1912 en une église 'syrienne orthodoxe' rattachée au patriarcat d'Antioche et une église 'orthodoxe syrienne' qui est restée autocéphale. Peu auparavant (1875) la présence anglaise avait conduit une partie de l'église syro-malankare à rejoindre la mouvance anglicane, et sous le nom d'Eglise de Mar Thoma à se rattacher à l'anglicanisme. Enfin autour de 1930 et sous l'influence de l'évêque Mar Ivanios, une partie de l'église 'orthodoxe syrienne' a demandé son rattachement à Rome, ce qui a conduit à la création d'une deuxième église uniate catholique de rite syriaque, l'église catholique syro-malankare.

La communauté chrétienne actuelle au Kerala

L'Etat du Kerala compte aujourd'hui 25 millions d'habitants, dont environ 6 millions de chrétiens. La branche principale est l'église malabare catholique (3 millions), aux côtés de laquelle l'autre église uniate syro-malankare regroupe environ 300 000 catholiques. L'église 'syrienne orthodoxe' représente environ un million de chrétiens monophysites, l'autre église syro-malankare ('orthodoxe syrienne') en regroupant à peu près autant. Enfin l'église anglicane de Mar Thoma réunit environ 0,5 million de fidèles.

L'Etat du Kerala est celui des Etats indiens où la population est la plus instruite. Dans une ville comme Kottayam, une boutique sur deux est une librairie. Les banques et les journaux sont dirigés par des chrétiens. L'ancienneté de la présence de ces derniers, et donc le fait que leurs églises ne soient pas bâties sur d'anciens temples hindous, leur donne une grande légitimité sociale. Ces chrétiens indiens sont beaucoup plus attirés par les engagements de la vie active que par la vie contemplative, ce qui est cohérent avec l'absence historique déjà signalée de toute tradition monastique. En dépit de l'indéniable réussite sociale de ces milieux chrétiens de tradition syriaque, leur imperméabilité à l'intense vie spirituelle du reste de l'Inde peut interroger.